

**Introduction à la sociologie, de Gilles Ferréol et
Jean-Pierre Noreck**

Pascal Espérance

► **To cite this version:**

Pascal Espérance. Introduction à la sociologie, de Gilles Ferréol et Jean-Pierre Noreck. 2001, pp.175-179. hal-02448053

HAL Id: hal-02448053

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02448053>

Submitted on 22 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Gilles Ferréol et Jean-Pierre Noreck,
INTRODUCTION À LA SOCIOLOGIE,
Paris, Armand Colin, collection « Coursus / Sociologie »,
2000, 5^e édition revue et mise à jour, 192 p.**

« Les pères fondateurs », « La connaissance du social », « Stratification et hiérarchies sociales », « Institution familiale et processus de socialisation », « Éducation et inégalités », « Culture et styles de vie », « Emploi et travail », « Organisations et pouvoir » : tels sont les huit chapitres d'un livre de Gilles Ferréol et de Jean-Pierre Noreck qui actualise l'essentiel des acquis de la sociologie moderne.

L'ouvrage, en première lecture, est de facture classique : deux premiers chapitres portent sur l'histoire et les spécificités de la sociologie contemporaine ; six autres, sélectifs, illustrent et appliquent cette pensée sociologique à une réalité thématique. C'est en seconde lecture que l'*Introduction à la sociologie* délivre toute sa force de persuasion. Sobre mais dense, l'ouvrage explique de façon percutante et tout à fait accessible les procédés discursifs de la réflexion sociologique contemporaine, comme, sans concession, il invalide, pas-à-pas, ces modes de réflexion *a*-scientifique, dignes d'une *theoria* festive, qui véhiculent à tort l'image d'Épinal du sociologue spécialiste bon enfant, post-soixante-huitard, essayiste perpétuel qui se condamne – « car il le faut » –, à la façon de nombre d'intellectuels des années 1970, à une rhétorique critique sans fin sur le sens perdu de la morale humaine.

Cette image a vécu. Le sociologue contemporain est l'expert qui postule de discrètes lois à l'« ordre social », qui répertorie, traduit et anime les « rationalités de l'intentionnalité humaine ». C'est l'examineur attentif et méthodique des « interactions sociales » qui produisent la vie et des « déterminismes contingents » de la reproduction sociale de la vie. En quelques 192 pages, Gilles Ferréol et Jean-Pierre Noreck nous incitent à mettre de côté ce registre passé, vieilli, de la sociologie d'échafaudage, d'essai perpétuel sur le social, au profit de celui, plus fécond, tant pour l'intellect que pour la gouvernance politique, de la construction scientifique aboutie et, sans

doute aujourd'hui, épanouie. La sociologie contemporaine est « méthodes », « paradigmes », « grilles d'analyse », « sondages » et « enquêtes de terrain ».

Elle mérite donc que l'on s'intéresse au statut de ses pères fondateurs, les sociologues de la postérité. Plus qu'une invitation, le chapitre 1 s'avère, incidemment, un premier acte dans la démonstration. Aux sociologies de la genèse qui ont montré que le social ne peut se réduire à l'autorité de la chose divine ou aux lois de la nature, ont succédé celles du « fait social » qui assujettit l'individu à des forces structurelles dont la finalité le dépasse (cf. le « finalisme » d'Auguste Comte, l'« harmonie originelle » d'Émile Durkheim et le « matérialisme dialectique » de Karl Marx), puis celle de l'« action sociale » qui ouvre au sujet, devenu acteur, la maîtrise possible de ces structures (cf. la « sociologie compréhensive » de Max Weber, le « formalisme » de Georg Simmel et la « sociologie comparatiste » d'Alexis de Tocqueville). Cette archéologie du savoir sociologique reconstruite, il apparaît que chaque théorie, porteuse de concepts, de contenus et d'interprétations cohérentes, se mêle aux autres, s'en accommode ou la choque. Les « lois de l'évolution de l'humanité » (Auguste Comte) se heurtent-elles aux contradictions de l'« homme rationnel » (Max Weber) ? Les rapports sociaux de domination (Karl Marx) ne sont-ils pas, dans leur sens le plus intime, des « règles d'échange » (Simmel) ? « Déterminisme » ou « congruence », « dualisme » ou « dualité » ?

À ces questions, Gilles Ferréol et Jean-Pierre Noreck répondent par une nouvelle invitation, un deuxième palier démonstratif. On ne peut lire Durkheim pour Durkheim, Weber pour Weber, comme on ne peut s'en remettre aux représentations communes – « Karl Marx, c'est la lutte des classes ». Aucun de ces pionniers n'est le prisonnier commode du courant de pensée qui l'aura poussé, ni de la voile méthodologique qu'il aura tissée. Aucun ne mérite qu'on l'enferme dans une sorte de cale intellectuelle sous le prétexte idéologique que le paradigme n'est plus d'actualité – « chassez la théorie, elle revient au galop ». Passer la nef des certitudes premières, confronter les horizons, découvrir des passerelles, les points d'achoppement théoriques et empiriques entre ces perspectives, naviguer et faire sienne la « connaissance du social » : cela seul permet de s'approprier

l'héritage – l'appareillage –, des pères et les itinéraires neufs que balisent les sociologues contemporains, tels Pierre Bourdieu et Raymond Boudon (pp. 52-55).

Troisième palier de la démonstration, le chapitre 2 appelle directement à la définition de la sociologie comme science. À la *fortuna* – la bonne fortune, le destin –, les sociétés contemporaines, « démocratiques », ont substitué des modes de construction du social infiniment plus complexes, qu'il importe de conceptualiser. Les tracés possibles du raisonnement sociologique ont permis d'élaborer des « normes de scientificité », des clés d'intelligibilité des méthodes et des objets. Mais la variété des paradigmes est telle – le lecteur trouvera nombre d'exemples page 59 – qu'il convient de « faire preuve d'une très grande prudence ». Cette prudence s'impose car la production des concepts obéit à « la logique et les dynamiques de la recherche scientifique » (p. 60). Or, cette logique et ces dynamiques traversent des « crises de constitution ou de restructuration » qui font que les sciences, *a fortiori*, les sociologies, ni ne se réévaluent, ni ne se dévaluent, mais doivent se moduler à l'intérieur d'une « nécessaire et incontournable pluralité scientifique » (p. 58), qui fait que le savoir sociologique se sédimente par vagues successives, par crises, par recompositions, et ce d'autant que l'examen du « rapport au réel » – le réel est-il une chose, un processus ? – oblige la connaissance sociologique au respect de règles, de « principes d'épistémologie » (p. 64), pour ne pas être une simple copie de la réalité. Il faut faire preuve de prudence, enfin, quand la résistibilité des modèles aux réalités demande à l'alchimiste sociologue d'interroger en toute rigueur le statut du statisticien, les classifications spontanées accommodantes, l'exercice délicat de la construction de « nomenclatures » qui doivent concilier intérêts du concepteur et attentes de l'utilisateur (pp. 71-75). Et que dire de la production du chiffre et de cette obsession du tout quantifiable ? Le statut du chiffre, expliquent nos deux auteurs à l'aide d'illustrations parfois cocasses, est particulier en sciences sociales. On se souviendra de Galton qui, par l'« intermédiaire d'un astucieux boulier de son invention », établit un palmarès des femmes « belles, moyennes et laides », ou encore de ce conseil : « 70 % des gens meurent au lit, donc ne vous couchez pas » (p. 76) ! Mais en d'autres circonstances, lorsque le chiffre officiel s'écarte singulièrement du

chiffre réel, qu'il y a un « chiffre noir », la réalité sociale peut apparaître sous un jour plus dramatique. En matière de criminologie, de délinquance, la mise en évidence d'un tel chiffre noir choque et questionne nos sociétés sur les tabous de la « victimisation » comme sur la légitimité de ses interprétations organisationnelles et juridiques. A *minima*, l'élaboration des « techniques quantitatives et l'objectivation des connaissances » (p. 65) doit faire jouer le « principe de vigilance » (pp. 68-69).

Dernier point de la démonstration : l'apprenti sociologue dispose d'un code de navigation, d'une « boîte à outils » faite d'interviews, de sondages et d'enquêtes sociologiques, de condensés théoriques, dans lesquels il peut puiser des épreuves. De « la théorie des classes et du changement social » (p. 23) à la « bureaucratie » (p. 178), 29 « balises » agrément ce parcours initiatique. Elles précisent protocoles, règles du jeu, références bibliographiques et historiques, données sociales.

Héritage historique et actualisation, construction réfléchie de la démarche sociologique, principe de vigilance, usage de la boîte à outils : ce sont ces quatre paliers de démonstration que les auteurs mettent en œuvre dans les chapitres 3 à 8, plus thématiques. Au lecteur de découvrir la complexité étonnante des réalités sociales. Mais qu'il s'attende à des surprises. L'accostage peut être rude ! Ainsi, « sentiments et intérêts font bon ménage. Pour certains auteurs, la logique amoureuse ne contredit pas la logique sociale : elle la redouble » (p. 111). L'école de la démocratisation n'a pas effacé les « mécanismes d'étiquetage », elle les renforce (analyse de Marie Duru-Bellat et d'Alain Mingat, p. 125). La direction des valeurs prônées par la médecine scientifique est partisane : elle prend le chemin de la microbiologie, de l'atome et de l'individu, alors que de nouveaux modes de vie aspirent au monde, à l'environnement, au voisinage (analyse de Gérard Fourez, p. 133). Le sommeil à longtemps « reflété la hiérarchie des fortunes » (p. 139).

Dans l'avant-propos, Gilles Ferréol indique que le livre « est destiné en priorité aux étudiants de premier cycle » et à « tous ceux qui s'intéressent aux fondements et à la méthodologie des sciences ». Mais précisent-ils immédiatement, la complexité des interactions entre individus et sociétés est telle, du fait de la subjectivité de l'acteur et de

l'impossibilité paradoxale de ne pas mettre en évidence la part d'intentionnalité des actions humaines, du fait qu'il faille concilier l'« instantané statique des systèmes sociaux » avec leur « physiologie » qui se modifie et s'adapte, qu'il devient impossible d'éviter querelles et polémiques. D'où leur engagement d'aller « au-delà de ces querelles ou de ces conflits d'interprétation » et de faire qu'« émerge peu à peu une figure originale de scientificité qu'il convient d'apprécier à sa juste valeur » (p. 4). Apprécier ce livre à sa juste valeur sera de dire que cet engagement a été tenu, largement.

Pascal Espérance

Lycée de Bellepierre, Saint-Denis / IUFM de la Réunion